

s'enfuir dans sa chambre et de s'abîmer dans ses songes. Mais, à peine revenue au château, Louis et la marquise accoururent vers elle. Ils étaient tremblants, ils se recrièrent sur son imprudence, sur la témérité avec laquelle elle compromettait sa santé et la vie de son enfant, et Louis, qui n'entendait pas raillerie à ce sujet, fut froid et presque sévère. Moins que jamais, Livadia était d'humeur à écouter de semblables reproches ; il lui prit envie de se sauver de nouveau ; puis, bondissant dans le corridor, elle leur cria d'une voix forte :

— Laissez-moi ! laissez-moi !

Et frappant violemment la porte de sa chambre, elle s'y enferma et n'ouvrit pas de la journée.

La patience et la bonté de Louis étaient à une rude épreuve. Tout son espoir était maintenant dans cet enfant si impatiemment attendu, et dont il espérait un changement complet pour Livadia. Il n'y avait ni sacrifices ni souffrances qui lui coûtassent pour assurer cette douce espérance. Aussi, quand Livadia avait déclaré qu'elle lui donnerait une nourrice russe, Louis avait cédé ; quand elle avait choisi pour lui un nom russe, Louis avait fait quelques timides objections, puis il avait cédé encore. Mais la jeune femme ne lui tenait aucun compte de ces faiblesses ; plus sombre que jamais, plus fière, plus glorieuse d'elle-même et se croyant désormais inaccessible à toute faiblesse, elle imposait durement ses volontés et ses caprices.

Deux fois, pour narguer Louis et sa belle-mère, elle recommença ses courses sur Pérolef. Elle semblait trouver un farouche plaisir à ces excursions inconsidérées, dans lesquelles elle s'abandonnait sans contrainte à de dangereuses réminiscences. Elle en revenait toujours plus superbe, plus dure, plus arrogante vis-à-vis de ceux qu'elle faisait tant souffrir. A la fin, Louis s'exaspéra ; voyant que ni prières, ni menaces ne venaient à bout d'elle, il s'imagina qu'elle allait tuer son enfant et dit au palefrenier d'emmenner Pérolef, en cachette, dans une ferme et de le dissimuler à la jeune marquise. Quelques jours après, quand Livadia s'en aperçut, elle entra dans une sombre et muette colère ; son sourcil se fronça, elle se livra à de noires pensées ; mais l'éclat de ses yeux irrités révéla seul les sentiments qui l'agitaient. Dans son découragement, elle se comparait à cette plante des steppes, dont le vent arrache les tiges desséchées, les roule en touffes légères et les emporte sans trêve d'un bout à l'autre de ces solitudes. Elle entendait gémir en elle ces vers du poète, comme on entend au loin le sourd grondement de l'orage :

“ Je suis la fleur de la prairie, je suis l'herbe qui se courbe et ploie sous le vent léger.

“ Je suis l'herbe des steppes ; j'ai grandi au milieu de mes compagnes ; je me suis élancée vers le ciel comme une flèche audacieuse ; ma tête s'est couverte d'un panache flottant.